

Sous la direction de
Serge Berstein
et **Michel Winock**

Introduction de
Jean-Noël Jeanneney

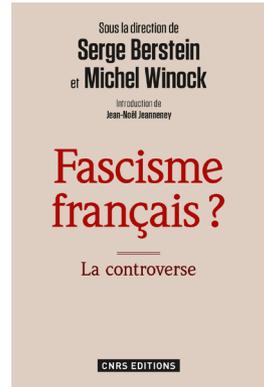
Fascisme français ?

La controverse

CNRS EDITIONS

Présentation de l'éditeur

La France a-t-elle été le laboratoire du fascisme avant d'en être la plus pure réalisation avec le régime de Vichy ? C'est la thèse défendue de livre en livre par l'historien israélien Zeev Sternhell, objet d'une controverse à rebondissements. Au-delà des querelles de personnes, et en se limitant strictement à la discussion intellectuelle, une mise au point dépassionnée s'impose. Serge Bernstein et Michel Winock s'y emploient dans ce livre, avec le concours d'historiens français et étrangers. Non, le fascisme ne prit jamais en France l'allure d'un mouvement de masse. Et, s'il y eut bien une « imprégnation fasciste » dans les années 1930, elle fut surtout le fait d'intellectuels dont Zeev Sternhell grossit l'influence. Une analyse salutaire et sans concession qui déconstruit le mythe des « origines françaises du fascisme ».



Professeur émérite des Universités à Sciences Po Paris, Serge Bernstein est notamment l'auteur de La France des années trente (1988 ; nouvelle éd. 2011) et, en collaboration avec Pierre Milza, du Dictionnaire historique des fascismes et du nazisme (2010).

Professeur émérite des Universités à Sciences Po Paris, Michel Winock a notamment publié Histoire politique de la revue « Esprit », 1930-1950 (1975) et Nationalisme, antisémitisme et fascisme en France (1990 ; nouvelle éd. 2014).

Sous la direction de
Serge Berstein et Michel Winock
Introduction de Jean-Noël Jeanneney

FASCISME FRANÇAIS ?

LA CONTROVERSE

CNRS Éditions

15, rue Malebranche - 75005 Paris

© CNRS Éditions, Paris, 2014
© Gallimard, 2002, *Qu'est-ce que le fascisme ?*,
pour la contribution d'Emilio Gentile
ISBN : 978-2-271-08347-0

Introduction

Jean-Noël Jeanneney

À grand fracas, sur la scène parisienne, le professeur israélien Zeev Sternhell vient de marteler sa conviction que la France a été le berceau du fascisme au xx^e siècle, son « laboratoire intellectuel » et en somme sa terre par excellence : à preuve le rayonnement d'un grand parti l'exprimant – le PSF du colonel de La Rocque – et le régime de Vichy qui en serait une incarnation accomplie. Non qu'on ne connût déjà cette idée, car les ouvrages antérieurs de l'auteur, où elle s'est progressivement affirmée et durcie – ouvrages portés par les prestiges d'une ample culture et d'un labeur approfondi – avaient été lus et discutés, chez nous, avec attention. Mais plus que jamais, ces temps-ci, il met flamberge au vent. Et pour donner son plein éclat à son propos, il a choisi, dans le cours d'entretiens autobiographiques intitulés *Histoire et Lumières. Changer le monde par la raison*, plutôt que de répondre en profondeur aux possibles objections, de peindre un diable sur le mur afin de le transpercer tout à son aise.

Ce diable n'est autre que « l'école des Sciences politiques » qui, fille de René Rémond, aurait farouchement refusé d'agréer, par un mélange de pusillanimité et de patriotisme puéril, les vérités dérangeantes qu'un esprit libre – le sien – leur apporterait du dehors. Le seul souci de « notre corporation » serait de « préserver son bien et sa légitimité : la vérité pou[vant] attendre... »

J'observerai d'abord qu'il n'y eut jamais chez René Rémond, entre la rue Saint-Guillaume et Nanterre, l'ombre d'un caporalisme, et que les historiens que pourfend Zeev Sternhell sont des personnalités de générations différentes, inégalement proches et fort rétives en tout cas à tout embrigadement. Cependant, soit: il est vrai que, la plupart, formés à proximité, sont liés par l'amitié, et qu'ils se rejoignent sur une certaine idée de l'histoire politique en renouveau dont nous avons tâché, à l'initiative de Serge Berstein et de moi-même, sous les auspices de René Rémond, de résumer, voici un quart de siècle, les lignes directrices¹ ; par-delà les années, elles conservent de leur vitalité et irriguent nombre de travaux auxquels l'historiographie future reconnaîtra, je le crois, parmi la grande diversité des plumes, une certaine cohérence enrichie par la cohésion de divers chercheurs autonomes. Le livre que voici ne s'expliquerait pas sans cela.

De là à chasser en meute... Chacun d'entre nous tient trop, pour y songer, à son indépendance – comme à la prunelle de ses yeux. On constatera d'ailleurs que nous n'avons pas cherché à faire entendre une voix unique sur tous les sujets abordés dans ce volume: ainsi Marie-Anne Matard Bonucci et Steven Englund divergent-ils, par exemple, sur la question, abondamment traitée par notre auteur, de l'antisémitisme à la fin XIX^e siècle. Rien qui empêche, pour autant, de se retrouver autour de convictions partagées et parfois, comme il advient ici, de protestations déterminées.

L'agressivité de Zeev Sternhell déborde des pages de son ouvrage et nul parmi ceux qui participent, en réponse, à celui-ci n'a souhaité se porter au même diapason. Voyez le ton arrogant avec lequel notre auteur parle de l'un d'entre

1. René Rémond (dir.), *Pour une histoire politique*, Paris, Éditions du Seuil, 1988, 399 p.

nous, sans nul argument possible à l'appui que l'abstraction de son mépris, comme « le plus faible » – propos qui n'appelle de notre part qu'une réaction apitoyée envers ce prétentieux épigramme. Voyez surtout sa longue diatribe contre la « déloyauté » de Michel Winock, qui fut, au Seuil, l'éditeur de son livre *Ni droite ni gauche*, en 1983, et qui l'aurait trahi dans le dessein d'être élu, dix ans plus tard (récompense !) à la succession de René Rémond rue Saint-Guillaume : succession qui, structurellement, n'exista jamais... Le lecteur trouvera en annexe le moyen de juger de quel côté est la déloyauté.

Prétention ? Puis-je dire que nul d'entre nous ne songerait à se poser, sans crainte de ridicule, comme le fait Zeev Sternhell, en vaillant paladin qui, refusant « les sentiers battus », serait capable de « toucher profondément », par ses ouvrages, une « élite intellectuelle et politique française [tenant] « le haut du pavé ».

Son *topos* familier consiste à nous peindre comme « hexagonaux », entendez provinciaux, sourds et aveugles à toutes les vérités venues du dehors des frontières. Lui qui fut accueilli jadis rue Saint-Guillaume, il veut bien le rappeler, avec une générosité et un libéralisme auquel il nous dit, à force d'anecdotes (citant notamment le grand cœur de Jean Touchard) qu'il y fut sensible – presque surpris –, ne se lasse pas de rejouer la même musique : la terre entière le rejoindrait dans ses démonstrations, sans que nous acceptions, vexés et contrits, repliés sur notre pauvre pré carré, de l'admettre.

Un de ses thèmes favoris est en effet le « provincialisme » supposé de Sciences Po – même s'il se contredit en rappelant le rôle majeur qu'eurent les travaux de Robert Paxton, au début des années 1970, dans l'évolution de notre regard sur Vichy. Et l'on ne peut se départir de l'impression que sa condescendance malvenue envers Stanley Hoffmann, professeur à Harvard, et l'influence que put

avoir celui-ci naguère à Sciences Po, paraît bien découler directement de son désir de montrer que ce cas ne gêne pas sa démonstration.

Il brandit l'autorité de l'Américain Robert Soucy, pour qui quiconque prône l'autorité est taxé de fascisme, inlassable dénonciateur du colonel de La Rocque comme raciste et fasciste, faisant bon marché des réfutations que Michel Winock en a données naguère, implacablement, dans la revue *Vingtième siècle*¹. Il sera peut-être surpris de trouver dans ces pages des auteurs étrangers que nous n'avons eu nulle peine à réunir et qui, loin de la rue Saint-Guillaume, viennent rappeler les périls de trop de simplisme.

Zeev Sternhell nous tympanise aussi avec l'immobilisme supposé d'une interprétation de la droite qui serait figée dans le tripartisme fameux de l'analyse de René Rémond – par quoi il fait bon marché des derniers écrits où celui-ci considère précisément l'émergence d'une quatrième composante, à tous risques pour la « vulgate » à laquelle il aurait pu, l'ayant inventée, se montrer narcissiquement attaché.

Tout au long de l'ouvrage qu'on va lire, enrichi de la collaboration de spécialistes que rien ne rattache organiquement à Sciences Po, je gage que l'on s'étonnera de s'apercevoir qu'un historien aussi éminent et visible que Zeev Sternhell n'échappe pas, dans les ouvrages qu'il a publiés, à plusieurs des périls contre lesquels on nous avait mis en garde (et pas seulement à Sciences Po !), dès nos années d'apprentissage.

La première des tentations est celle du finalisme. Entendez cette déviance de l'interprétation qui consiste à croire et à dire que la suite des comportements et des interventions d'un individu quel qu'il soit, ou d'un

1. Michel Winock, « En lisant Robert Soucy », *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, 3/2007, n° 95, pp. 237-242.

groupement, est forcément contenu en germe dans les origines mêmes de leur action, dans leur genèse et du coup définit implacablement celle-ci en retour ; Zeev Sternhell ne faisant exception que lorsque la suite dément ses thèses : comme c'est le cas pour Georges Sorel qu'évoque Jacques Julliard. Zeev Sternhell écrit quelque part, pour exprimer son mépris des proclamations républicaines de La Rocque telles que faites par lui en captivité : « L'après ne peut en aucune façon éclairer l'avant. » Mais c'est précisément ce juste précepte qu'il viole lui-même à satiété. Comme l'écrit fort bien Emilio Gentile (tiens ! un étranger parmi nous !) : « Les liens entre l'idéologie fasciste et les mouvements intellectuels et politiques de la période précédant la Grande Guerre ne justifient pas pour autant qu'on définit ces mouvements – leur idéologie et leur culture – comme les manifestations d'un "proto-fascisme", voire d'un "fascisme avant le fascisme" ». Il se trouve en effet que « les idées et les mythes de ces mêmes mouvements débouchèrent aussi sur des mouvements culturels et politiques qui ne furent pas fascistes ou furent résolument antifascistes ».

Un second défaut bien souvent reconnu, et qui pèse à nos yeux sur les écrits de Zeev Sternhell, consiste en ce qu'on peut dénommer un « abus de représentativité ». Il s'agit d'attribuer à une source, un personnage, un événement une portée excessive par rapport à la richesse et à la complexité des choses. Zeev Sternhell s'est souvent félicité d'avoir su exhumer les écrits d'un Jules Soury ou d'un Vacher de Lapouge, théoriciens de doctrines marquées de racialisme et d'eugénisme, dont il exagère, au service de ses démonstrations, le rayonnement et la portée, et qui demeurèrent en somme, en dépit de telle ou telle conjoncture provisoirement favorable, assez obscurs en leur temps, jouissant d'une influence fort limitée dans le champ du politique. Ainsi est-il allé jusqu'à écrire, emporté

par son élan, dans une nouvelle édition de sa *Droite révolutionnaire*, que le second d'entre eux avait joué un rôle plus significatif que Jean Jaurès dans l'histoire des idées... C'est beaucoup.

Par quoi l'on rejoint une troisième tentative à laquelle succombe souvent notre auteur: celle de sélectionner, parmi les archives et les textes, tout ce qui va dans le sens d'une conviction préétablie. C'est le principe connu du lit de Procuste: le brigand, y installant ses prisonniers, coupait tout ce qui dépassait de leur corps et étirait ceux qui étaient trop courts jusqu'aux dimensions de la couche en fer... L'œuvre ici considérée offre de cela, comme on verra tout au long de ce livre, des exemples notables. Alain-Gérard Slama le démontre à propos du cas de Maurice Barrès dont Zeev Sternhell se targue d'avoir débusqué le premier la véritable nature: la richesse de son œuvre échappe pourtant à toute interprétation monolithique. Et Paul Thibaud, après Michel Winock, analyse avec assez de subtilité et de justesse les profondes complexités d'*Esprit* et d'Emmanuel Mounier pour convaincre que leur infliger l'étiquette de fascisme souffre de la grossièreté d'une dénonciation de prétoire.

Il s'imposait de faire un sort à la question, à laquelle notre auteur revient sans cesse, du Parti social français fondé par le colonel de La Rocque en 1936: les travaux les plus probes – résumés ici par Jean-Paul Thomas – peuvent bien se multiplier, qui montrent que ce mouvement n'eut pas les traits du fascisme, rien de cela ne compte aux yeux de notre auteur, puisque, tapant du pied, il va nous répétant, tel Oronte dans le *Misanthrope* (« Et moi je vous soutiens que mes vers sont fort bons ! »): « Et moi je vous soutiens que mon analyse est irréfutable !... » Et lorsque Michel Winock, dans son article de *Vingtième siècle*, réfute de plein fouet les obsessions de Robert Soucy, si cher à Zeev Sternhell, ce dernier ne trouve qu'à affirmer

dédaigneusement « qu'aucune revue scientifique internationale qui se respecte ne l'aurait accepté »... Mais *quid* du fond ?

On vérifiera, tout au long de ce recueil, qu'au centre de la controverse à laquelle il est consacré on retrouve constamment la question de la définition même du fascisme. Le texte d'Emilio Gentile montre à quelles faiblesses la pensée est confrontée quand on fait de cette notion une sorte d'enveloppe molle, selon « une utilisation si dilatée qu'elle finit par perdre toute *historicité* » : voilà qui est bon pour les combats civiques sommaires, sûrement pas pour un travail d'historien à dimension « scientifique internationale ». Zeev Sternhell écrit à propos du mouvement de La Rocque : « Si le refus de la démocratie, du parlementarisme – c'est-à-dire de la démocratie libérale – si l'appel au chef, le corporatisme, le culte de l'armée, le culte de la force... bref si tout cela n'est pas du fascisme, alors je ne sais pas comment le nommer... » Certes, mais le malheur – ou le bonheur – veulent que plusieurs de ces traits, notamment le premier, ne s'appliquent pas au PSF de La Rocque, et d'autre part que ceux qui demeurent vrais, au moins partiellement, ne suffisent pas à qualifier le fascisme, si l'on veut que le terme garde un sens et ne se réduise pas à un attrape-tout... Lit de Procuste !

« N'oublions pas que le fascisme, lit-on dans *Histoire et Lumières*, est avant tout un nationalisme, ce qui fait qu'il comporte un noyau historique, culturel et ethnique qui peut facilement être développé avec des degrés différents d'acuité. » Tout nationalisme, pour ne pas dire tout patriotisme exacerbé, devient ainsi potentiellement fasciste. Et c'est le vaillant soldat d'Israël, ce pays en expansion armée depuis 1967 et que nul ne songerait sérieusement à qualifier de fasciste, c'est lui dont les souvenirs de guerre, dans la première partie de son livre, ont touché bien des lecteurs, c'est lui qui parle de la sorte...

La même obstination vaut pour la qualification du régime de Vichy, considéré comme un concentré de fascisme comme il n'en fut jamais connu ailleurs sur la planète. Jean-Pierre Azéma fait ici radicalement la preuve du contraire. Zeev Sternhell nous dit que nous (nous, du côté de Sciences Po...) aurions été soumis servilement à « la nécessité qu'il y avait pour le bien du pays d'évacuer Vichy de notre conscience nationale ». Les coups qu'a reçus René Rémond pour avoir accepté de présider, en pleine franchise, en pleine honnêteté, la commission consacrée à « l'affaire Touvier » démontrent exactement le contraire. Et les travaux multiples, les mémoires, les thèses auxquels il a – après, il est vrai, quelque timidité initiale, bientôt surmontée – présidé sur Vichy, à Nanterre comme rue Saint-Guillaume, parlent dans le même sens.

Il n'empêche que nous continuons d'être persuadés, contrairement à Zeev Sternhell, que la France « n'attendait » pas Vichy et que ni le soulagement provisoire que beaucoup éprouvèrent après le 10 juillet 1940, ni la complexité évolutive des choix individuels (cent fois analysés à Sciences Po) ne démontrent en rien qu'il soit légitime de prendre – chose en vérité absurde pour un historien – ce régime comme un bloc, immuable de 1940 à 1944. Et de négliger ce que les circonstances de l'effondrement, qui n'était pas inscrit d'avance dans les astres, ont fourni comme chance d'émerger à un gouvernement de rencontre constitué sous la botte de l'ennemi, en « divine surprise », selon la formule fameuse de Maurras. « À Vichy, écrit Zeev Sternhell, la rupture avec le passé démocratique est plus brutale qu'en Italie, et les solutions de rechange sont appliquées plus rapidement et avec plus de détermination. » Tiens donc ! Mais dans quelles circonstances concrètes ? Plus brutale, en effet, belle découverte, la faillite militaire de 1940 que les effets de la Grande Guerre de l'autre côté des Alpes, plus soudaine l'accession au pouvoir de Pétain

et des siens que celle de Mussolini, plus immédiate la latitude offerte aux tenants de la Révolution nationale de concrétiser leurs obsessions. Ce qui ne prouve strictement rien quant à la définition prétendument fasciste de leur politique.

L'offensive de notre auteur est facilitée par cette pente contre laquelle mettent en garde, comme on verra, la plupart des contributions qu'on va lire, qui consiste finalement – ultime déviance à nos yeux – à écrire une histoire des idées qui s'exempte des rapprochements nécessaires avec la réalité des faits : alors que seule la rencontre entre les unes et les autres permet d'apprécier à bon escient les enchaînements de l'Histoire. « Il n'y a pas de politique sans idée », nous dit Zeev Sternhell solennellement. Qui le nierait ? Malheureusement, il ajoute, péremptoire : « La politique ne s'explique pas par la politique, mais par les idées. » Dangereux postulat ! De fait elle s'explique par *les deux* à la fois, indissolublement. Ajoutez, s'il vous plaît, l'empilement varié des sensibilités qui constituent les « cultures » propres aux diverses époques, aux diverses familles, empilement qui rend très complexe l'élaboration des convictions portant l'action et marquant les comportements des uns et des autres.

Des idées nul ne songerait à sous-évaluer l'importance et certainement personne parmi cette fameuse « école de Sciences Po » qui a développé de longue main un enseignement spécifique à leur sujet et qui s'est attachée, depuis des décennies, à démontrer vers quelle impasse conduisait une causalité simpliste qui irait des « infrastructures » aux « superstructures », jadis par trop privilégiée. Plus tôt qu'ailleurs peut-être nous avons souligné le jeu complexe des forces multiples, spirituelles comme matérielles, qui sont au travail dans une société donnée, en influence mutuelle. Mais en nous gardant du risque inverse, celui de négliger les réalités sociales et politiques les plus concrètes.

Jacques Julliard l'a bien dit dans un article déjà ancien que nous reproduisons ici, avec cette formule devenue célèbre : « Les idées ne se promènent pas toutes nues dans les rues ; [elles] sont portées par des hommes qui appartiennent eux-mêmes à des ensembles sociaux. » Ajoutant à juste titre, ce qui nous conduit probablement à l'essentiel : « L'erreur de perspective n'a été possible que parce que Sternhell a séparé artificiellement l'idéologie fasciste du fascisme lui-même. Qu'est-ce donc que ce fascisme à la française qui ne se réalise jamais ? Plutôt que d'affirmer l'antécédence, l'authenticité et la richesse de l'idéologie fasciste en France, l'auteur aurait bien dû se demander pourquoi, en définitive, il n'a jamais trouvé l'occasion de s'employer [...], se demander pourquoi la tradition qui va du bonapartisme au gaullisme en passant par le boulangisme, loin avoir été liberticide dans notre pays, l'a peut-être en définitive préservé de la tentation fasciste. »

Entendons-nous bien : nous sommes les derniers à nier que la vie publique, à hauteur des passions légitimes et des comportements les plus concrets, ait été assez largement structurée, tout au long du XIX^e siècle, par une opposition entre les fils des Lumières et de la Révolution d'un côté, adeptes de la Raison comme viatique et de l'autre des contre-révolutionnaires, soucieux d'autres enracinements, d'autres fidélités, qui se rallièrent ensuite lentement, pour la plupart, par vagues successives, à la République, à la démocratie, à ses présupposés, à ses exigences. Qui révoquerait en doute cette donnée majeure, ce quasi-truisme à quoi Zeev Sternhell revient inlassablement en le posant comme une découverte majeure ? Seulement c'est ensuite que les choses deviennent vraiment passionnantes, dans l'infinie complexité du réel qui s'organise entre tous les niveaux des mentalités, des attitudes et des événements : là précisément où l'historien trouve sa pâture.

Je souhaite que ce livre collectif soit reçu comme il a été conçu. Non pas (quand bien même n'en est pas absent un réflexe de fierté égratignée) comme une charge *ad hominem* : ce n'est pas notre style – pas le nôtre ; mais comme exprimant la volonté claire de ne pas laisser sans réponse des attaques personnelles que paraîtrait ratifier je ne sais quel silence penaud, et surtout de rassembler les démonstrations heuristiques qui nous paraissent invalider des thèses mal fondées. Notre souhait est que les lecteurs puissent, se libérant de la tentation d'une sorte de masochisme national appliqué au passé de la France, se constituer librement leur opinion, en disposant de toutes les pièces du dossier. Et peut-être jugeront-ils que cette controverse, comme il advient souvent pour des sujets de grande dimension historique, peut trouver quelque portée jusque dans nos turbulences contemporaines.

Une bien étrange approche de l'histoire

Serge Berstein

La parution récente des mémoires de Zeev Sternhell ne manque certes pas d'intérêt¹. Elle permet à beaucoup d'égards de comprendre comment celui-ci a pu émettre des affirmations historiques jugées pour le moins contestables par un grand nombre d'historiens français et étrangers spécialistes de l'histoire politique de la France de la fin du XIX^e siècle et du XX^e siècle et de lever le voile sur l'étrange méthode sur laquelle il s'appuie pour justifier ses thèses

Les apports de la biographie de Zeev Sternhell

Le premier intérêt de l'ouvrage réside dans l'éclairage apporté sur la vie et la carrière d'un homme dont les écrits et les prises de position ne laissent indifférent aucun historien. Une enfance juive dans l'antisémite Pologne des années trente, une lutte pour la survie dans un pays conquis et partagé entre les Allemands et les Soviétiques avant d'être entièrement soumis au Reich, la disparition des parents, victimes de la barbarie des occupants allemands, mais l'aide désintéressée de voisins mus par des sentiments d'humanité, Zeev Sternhell a connu dans sa prime jeunesse le sort d'une bonne partie des enfants juifs

1. Zeev Sternhell, *Histoire et Lumières. Changer le monde par la raison. Entretiens avec Nicolas Weill*, Paris, Albin Michel, 2014.

de l'Europe occupée, mais sans doute à un degré majoré par la férocité du comportement nazi dans les pays de l'Est. Ce n'est qu'une fois la guerre achevée que ce survivant quitte la Pologne, désormais occupée par les Soviétiques et en cours de passage sous la férule communiste, une Pologne où la défaite du nazisme n'a pas fait disparaître un antisémitisme vivace et traditionnel, pour une France libérée depuis peu. Il y passera quelques années, le temps d'apprécier une atmosphère de liberté, d'apprendre la langue, de s'éveiller à la culture. Puis il décide, encore adolescent, de partir pour Israël, désormais constitué en État juif. Il en avait suivi avec passion la naissance, craignant pour la survie du jeune État face à l'intervention militaire de ses voisins arabes, s'était enthousiasmé pour sa victoire inattendue et avait souhaité s'engager dans l'aventure de la construction d'une société nouvelle fraternelle, socialiste par ses objectifs proclamés, et où les juifs ne seraient pas, comme en Pologne, des étrangers mal tolérés. Sioniste, Zeev Sternhell connaîtra les débuts difficiles d'Israël, se formera aux travaux agricoles dans une forme de kibboutz, tout en poursuivant des études grâce aux cours du soir. Devenu universitaire, il combatta dans l'armée israélienne lors de la guerre des Six jours et de la guerre du Kippour, montrant un goût inattendu pour la vie militaire. Une destinée qui révèle un homme de conviction et de caractère dont le courage mérite le respect. Mais les souffrances subies, les risques encourus, les tragédies personnelles et collectives qu'il a traversées permettent aussi de comprendre que l'universitaire ne puisse considérer les travaux qu'il entreprend pour étudier le fascisme comme une simple recherche scientifique qu'il pourrait aborder avec sérénité et détachement. Personnellement impliqué dans l'objet de sa recherche, il l'aborde avec une volonté passionnée de dévoiler à la fois la nature d'un phénomène historique inédit et de révéler le processus qui a permis sa

naissance, son éclosion et sa nocivité. Par conséquent le travail scientifique n'est jamais distinct dans sa démarche du jugement que l'homme et le citoyen porte sur l'objet qu'il étudie. Ainsi s'explique qu'il considère son travail comme un combat qu'il faut livrer contre l'adversaire (le fascisme) au nom de ses convictions (le progrès). Il est caractéristique que les dernières phrases de son autobiographie s'achèvent sur cette profession de foi: « Je ne crois nullement que l'idée de progrès soit morte ou nocive. Il faut s'y accrocher, il faut la défendre. Pour elle, il faut combattre.¹ »

Débusquer le fascisme dans l'histoire des idées

La volonté de combattre le fascisme représente une conviction largement partagée. Pour autant, la question se pose de savoir avec quelles armes et sur quel terrain doit se dérouler le combat. Enseignant de philosophie et de sciences politiques à l'Université de Jérusalem, Zeev Sternhell choisit tout naturellement le terrain des idées et il nous explique dans quelles circonstances il a été conduit à faire ce choix. Alors qu'il songeait à préparer une thèse sur Tocqueville, il en est détourné par la lecture du roman de Barrès, *Les Déracinés*, premier volume d'une trilogie intitulée *Le Roman de l'énergie nationale*, dans laquelle l'auteur expose sa conception du nationalisme défini comme l'acceptation d'un déterminisme fondé à la fois sur la fidélité à la tradition marquée par le culte de « la terre et des morts » et par des facteurs biologiques, mais également par un vitalisme anti-bourgeois, le culte de la jeunesse et de l'esprit d'aventure. Pour Zeev Sternhell, cette lecture constitue un « déclic »: « Je me suis dit: "Il y a là quelque chose que l'on ne connaît pas"². » En d'autres termes, il verra

1. *Ibid.*, p. 355.

2. *Ibid.*, p. 291.

dans le roman publié en 1897 la genèse d'un « fascisme français », sorti tout armé du cerveau de l'auteur, et constitué par l'improbable mariage entre le nationalisme de l'extrême droite et l'esprit révolutionnaire de l'extrême gauche. Ce nationalisme dur est-il le fascisme ? La thèse est contestée par les meilleurs spécialistes de ce courant d'opinion, Raoul Girardet, Pierre Milza ou Michel Winock qui dénoncent chez Sternhell la confusion entre nationalisme traditionaliste et fascisme révolutionnaire¹.

La seconde étape de l'entreprise de Zeev Sternhell réside dans la recherche des petits groupes, oubliés des historiens en raison de leur faible influence politique, qui constituent ce qu'il a baptisé dans un ouvrage paru en 1978 *La Droite révolutionnaire*. Notant que ces groupes rassemblés autour d'intellectuels aux idées souvent contradictoires et aux attitudes politiques fluctuantes ont parfois été considérés comme des précurseurs par le fascisme italien, à l'image du déconcertant Georges Sorel, auteur des *Réflexions sur la violence* (1908), Sternhell donne comme sous-titre à son ouvrage *Les origines françaises du fascisme*. Sans s'interroger sur la représentativité de ces groupes, pas plus que sur la quasi-absence de leur action réelle sur la vie politique française, il en fait un chaînon essentiel de la genèse d'un fascisme français dans le prolongement de sa « découverte » du « fascisme » de Barrès.

La troisième étape interviendra en 1983 avec la parution de *Ni droite ni gauche. L'idéologie fasciste en France*, livre qui a provoqué de très vives polémiques et que son auteur ne cessera d'augmenter de rééditions en rééditions

1. Raoul Girardet, « Barrès Maurice, *Les Déracinés*, 1897 » in François Châtelet, Olivier Duhamel, Evelyne Pisier, *Dictionnaire des œuvres politiques*, Paris, PUF, 1989 ; Pierre Milza, *Fascisme français, passé et présent ?*, Paris, Flammarion, 1987 ; Michel Winock, *Nationalisme, antisémitisme et fascisme en France*, Paris, Éditions du Seuil, nouvelle édition 2014. Voir plus loin l'article d'Alain-Gérard Slama qui restitue la complexité de Barrès (pp. 57-67).

Retrouvez tous les ouvrages de CNRS Éditions
sur notre site www.cnrseditions.fr